



HAL
open science

Une identité introuvable: la télévision régionale en France

Cécile Méadel, Jérôme Bourdon

► **To cite this version:**

Cécile Méadel, Jérôme Bourdon. Une identité introuvable: la télévision régionale en France. *Memoria e Ricerca, Rivista di storia contemporanea*, 1997, 10, pp.95-106. halshs-00105668

HAL Id: halshs-00105668

<https://shs.hal.science/halshs-00105668>

Submitted on 16 Oct 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JÉRÔME BOURDON, CÉCILE MÉADEL¹

Publié in Memoria e Ricerca,

« Un'identità introvabile. La televisione regionale in Francia »

n°10, novembre 1997, pp 95-106.

UNE IDENTITÉ INTROUVABLE - LA TÉLÉVISION RÉGIONALE EN FRANCE

Avant que la démultiplication des canaux ne vienne restructurer l'organisation de la télévision ouvrant à la double dimension du local et de l'international, et après quelques décennies de télévision nationale souvent monolithique, la notion de télévision régionale a fait l'objet de nombreuses interrogations². A comparer les statuts des différentes télévisions que l'on désigne ainsi, on est tenté d'affirmer que l'on baptise ainsi, tous ensemble, des organisations que rien ne réunit, hormis ce concept assez flou de région³ tant sont différents les définitions territoriales, les réseaux locaux, les pratiques professionnelles. Mais si l'on accepte de reprendre la définition des acteurs, en prenant son parti de l'hétérogénéité des organisations concernées, on verra qu'elle pose des questions spécifiques qui renvoient tant à l'appréhension du local qu'à son application télévisuelle. Au terme d'une enquête historique sur une des plus anciennes stations régionales de télévision en France⁴, cet article entend évoquer, plus généralement, les relations entre l'identité régionale et la télévision.

¹ cecile.meadel@ensmp.fr

² Voir par exemple (Musso, 1991)

³ (Maistre, 1976) souligne la faiblesse du concept de "région", pourtant fort étudié par la géographie française classique.

⁴ (Bourdon, Méadel, 1994)

La télévision régionale en France n'est certes pas riche, comparée à certaines homologues européennes, pas plus en programmes, qu'en moyens, en autonomie, ou en public. Son domaine d'action est limitée, comme son autonomie. Dans les stations régionales françaises, les liens avec le centre sont considérables : les stations régionales n'agissent pas juridiquement en leur nom, mais en celui de la société toute entière. Leur indépendance est très réduite sur le plan budgétaire mais aussi en matière de moyens et d'effectifs. Quant à l'antenne, elle est conditionnée par le système des «décrochages»⁵ et l'insertion dans une antenne nationale. Double contrainte : d'abord de créneau horaire, commune à toutes les stations régionales ; or toutes les régions ne souhaitent pas "décrocher" à la même heure ; les habitudes locales, en France, ne sont pas unifiées. Mais la contrainte de décrochage est autre ; dans un environnement concurrentiel, elle suppose que l'antenne - nationale ou régionale - demeure homogène, en termes de styles, de décor, ou, pour employer un autre vocabulaire, celui des acteurs eux-mêmes, d'"habillage" et de "signalétique", pour être à même de "fidéliser" le téléspectateur.

Dans ce cadre étroit, la notion d'identité régionale est pourtant largement mobilisée par les acteurs de cette histoire. L'identité régionale, dans la plupart des énoncés apparaît comme unifiée et cohérente : "l'identité régionale est mal menée", "on sait les difficultés qu'il a fallu pour la faire accepter à Paris"... Au prisme de la télévision, l'identité régionale serait donc une notion riche, polysémique mais floue - d'où notre titre, emprunté à une précédente enquête menée, à une autre époque, dans une autre région⁶.

⁵Cette notion de "décrochage" renvoie au fait que les émissions régionales ne peuvent être programmées que dans les créneaux horaires choisis par la chaîne nationale, aujourd'hui France 3.

⁶(Désormeaux et Ricard, 1983)

Une notion européenne - ou une difficulté française

La notion de télévision régionale a connu dans la littérature une vogue éphémère traduite par diverses publications⁷. Une comparaison sommaire, au seul échelon européen, démontre pourtant l'extraordinaire disparité des situations objectives : entre la télévision catalane - qui a tous les attributs financiers et statutaires d'une télévision nationale, et, à l'autre extrémité de l'éventail, France 3, société nationale utilisant la région pour des "décrochages" et pour déconcentrer des moyens commandés du centre, toutes les situations se retrouvent, reflétant la diversité de structure des États nationaux, l'histoire de leur intégration, les rapports entre la capitale et les périphéries, enfin le degré d'acceptabilité de la revendication régionale.

Si "la France se nomme diversité"⁸, elle est pourtant sans doute certainement le pays d'Europe où le malaise à penser la nation autrement que comme un tout est le plus élevé. Le fait a été remarqué plusieurs fois. Mona Ozouf fait même remonter à l'Ancien Régime "la difficulté particulière de la France à penser les différences régionales". A l'échelle du média qui nous intéresse, ceci se retrouve d'abord dans les entraves que rencontre très vite la télévision régionale rapidement "nationalisée". La station de Marseille naît en 1954 (le journal régional de Nice apparaît en 1963, et les premiers décrochages spécifiques pour la Corse datent des années 1970). Comme pour les stations de radio d'avant-guerre (Méadel, 1992), les acteurs économiques sont, dès le début des années cinquante, directement engagés dans le développement du nouveau média. A Marseille ainsi, la Chambre de Commerce - et à travers elle, les entreprises locales - participe au financement de l'émetteur. Parti de prémices semblables, le sort des deux médias sera radicalement différent. La radio provinciale a eu globalement, jusqu'à la guerre au moins, le contrôle de son antenne ; Paris ne s'en mêlait qu'en cas de problème crucial ou lorsque sa médiation était requise par les acteurs locaux. En matière de télévision, par contre, après un court temps d'autonomie, le "relais" des programmes nationaux, présenté et perçu comme une nécessité par tous

⁷(Musso, Dossiers de l'audiovisuel)

⁸(Braudel, 1986), chapitre 1.

les acteurs, est mis en place. Dès lors, la télévision nationale ne consentira à accorder que quelques rares heures, d'abord hebdomadaires, plus tard quotidiennes aux "décrochages" (le mot est tout un programme...) régionaux.

Par rapport à d'autres pays, on note aussi la modeste présence des langues régionales à l'écran, fruit d'une conquête dont on a du mal à imaginer les difficultés et les remous qu'elle a soulevée⁹. Ce désintérêt est partagé par les différents médias : pour n'en prendre qu'un symptôme, les quotidiens régionaux, pourtant plus prospères que leurs confrères parisiens, ignorent à de très rares exceptions près les langues régionales. Dès avant 1974, le directeur de la station avait plaidé auprès de sa direction parisienne, à plusieurs reprises, pour la création d'un magazine en langue provençale, mais il n'avait jamais obtenu l'autorisation de Paris¹⁰. Il faut attendre le 14 octobre 1977, pour que la troisième chaîne diffuse, pour la première fois, en provençal¹¹.

Les régions sous la région

Descendons d'un degré pour questionner l'unité de cette problématique "région", mais quelle unité. La seule Provence n'est pas concernée. Toutes les régions de France sont un "polyèdre de pays", parfois connus de tous, perçus comme des unités vivantes et originales, parfois désertées, anémiées, presque subliminales¹². Si l'on interroge les seuls Marseillais pourtant, l'unité ne fait guère problème. En fait, la capitale régionale se

⁹La fait n'est pas télévisuel, la langue corse par exemple n'a été reconnue comme langue d'enseignement qu'en 1973. C'est la radio qui restera très longtemps le seul média ouvert, entrouvert plutôt, aux langues régionales : breton, basque, catalan, béarnais, provençal...(Voir Maistre, 1976, op. cit.) Mais là encore, l'unicité de terme désignant chaque «langue» régionale est trompeuse et les débats nombreux sur "l'authenticité" du provençal par exemple ou sur ses multiples déclinaisons. Voir (Charles, 1980) et (Anania, 1994)

¹⁰En 1972, il existe un seul magazine télévisé en langue régionale (le breton, à Rennes) diffusé sur les ondes de l'ORTF.

¹¹*Le Méridional*, 9 octobre 1977

¹²pour reprendre les termes de F. Braudel, op. cit., pp 39-40.

perçoit facilement comme porte-parole de toute la région. Défaut bien "parisien". Rappelons, en quelques données, la complexité particulière de la région "PACAC" (Provence Alpes Côte d'Azur Corse), devenue en 1991-92, pour la télévision et pour le reste, "PACA", la Corse ayant conquis son autonomie régionale. 4 260 000 habitants au recensement de 1990, la région Provence Alpes Côte d'Azur comptait 7,5 % de la population française¹³. La densité de peuplement est inégale : élevée dans les départements du littoral, faible dans les régions montagneuses. La région est très urbanisée : les communes rurales abritent moins de dix pour cent de la population totale de la région, alors que la moyenne française est de plus d'un quart, la région compte en effet des agglomérations considérables : Marseille (1 230 000 habitants), Nice (517 000), suivie par Toulon (437 000). La région englobe huit départements, "40 090km² de décors naturels"¹⁴ et bien des pays.

Donnez la parole aux Corses, aux Niçois. Marseille, la grecque, ne peut prétendre être toute la Provence, plus latine, plus terrienne, moins marchande¹⁵ : les relations de la cité avec l'arrière-pays forment un chapitre clef de l'histoire de la ville, longtemps tournée vers la mer, étrangère à l'arrière-pays dont elle ne partage ni l'économie, ni la culture. A l'intérieur de la région, on retrouve les relations centre-périphérie que cette périphérie supposée homogène dénonçait : c'est Nice dénonçant Marseille (et Marseille parallèlement s'irritant des velléités d'autonomie de Nice, quand ce n'est pas de sa "mauvaise volonté"), la Corse dénonçant Marseille plus fort encore, puis en Corse, Bastia dénonçant les privilèges d'Ajaccio, et enfin les villages de Provence, ceux de "l'arrière pays", dénonçant ceux de Marseille, et Marseille elle-même, immense ville-tentacule qui prend sous son aile protectrice tant de villages qu'elle appelle ses quartiers, l'Estaque, Saint Jérôme, Saint Marcel, Les Goudes, La Madrague, la Capelette, Saint Henri...

¹³Les chiffres de ce paragraphe sont extraits de *Données économiques et sociales, Provence-Alpes-Côte d'Azur, édition 1992*, Paris, INSEE, 1991.

¹⁴ Comme l'explique le directeur régional dans une note de 1972.

¹⁵ Cf. (Roncayolo, s.d.) et (Braudel, 1986)

A la télévision comme dans les autres administrations, Marseille, point de départ et siège de la station, a toujours été perçue par sa "province" comme privilégiée en moyens et en personnel. Bref, on retrouve à l'intérieur de la région une hiérarchie des mépris, ou des supposés mépris, qui fait fort penser à l'espace national. La région est ici le masque de rivalités géographiques sous toutes leurs formes.

La région comme esthétique : une image impossible

Comment alors faire parler la région ? Comment donner une voix à cette diversité ? Commençons par l'impossible commencement : l'émission régionale, la présence visible de la région à l'antenne, pose des problèmes - et d'abord aux intéressés. Elle est pourtant considérée comme nécessaire à l'enracinement du média, contre les généralités supposées du «parisianisme». Le sentiment de ce haut fonctionnaire en la matière fait partie de la vulgate ordinaire : "le cadre régional permet une approche plus concrète, plus réaliste et finalement plus efficace des problèmes"¹⁶, comme si Paris n'était pas lui aussi un territoire, une région avec ses caractères et ses spécificités.

L'expression régionale, en dépit de sa nécessité proclamée, ne va pourtant pas de soi. Prenons un exemple. Hors du journal régional, la réalisation de sujets de magazines et de documentaires s'attaquant directement à "la région" fait chaque fois l'objet de polémiques. Ainsi, l'un des personnages phare de l'histoire de la station, le poète Toursky, réalise-t-il en 1969 un magazine intitulé *Midi au cœur*. Tout en confessant la perplexité où l'a plongé le projet, il se justifie, dans un long texte, de la manière dont il présente la Provence¹⁷ : "Deux attitudes étaient possibles : tomber dans le «bagasse» et le tutu-panpan ou recenser gravement et sans doute efficacement les principales illustrations de notre expansion régionale. (...) Personnellement, je me sentais tiraillé (...) entre l'ombre de Tartarin et le "non" catégorique de Giono au provençalisme de bazar. Laisant la porte du futur ouverte aux grandes réalisations ainsi qu'aux

¹⁶Rapport Paye, 1970.

¹⁷archives de France 3 Marseille

plus belles figures de notre galerie, nous avons décidé de faire d'une incompatibilité une essence"¹⁸.

Le moule dans lequel la télévision se coule construit ses propres frontières, qui n'aident pas les professionnels à construire une image cohérente et homogène. La radio-télévision n'a pas adopté les découpages de l'administration, elle a préféré définir elle-même ses régions, plus vastes mais dont l'unité pose encore davantage question. Ainsi, lorsque la télévision fait son apparition à Marseille, elle doit couvrir un espace considérable, de Montpellier à Nice en englobant les Alpes-de-Hautes-Provence et la Corse. La zone est considérable, surtout au regard de la faiblesse des moyens de la télévision naissante ; en outre l'harmonie est difficile à établir dans des lieux aussi divers. Or, comme l'affirme Pierre Musso, "c'est la région qui fait la télévision et non la télévision qui fait la région"¹⁹. Aussi la région sera-t-elle redécoupée au cours de son histoire, attribuant peu à peu une autonomie croissante à ses lointaines conquêtes en particulier niçoises, perdant très vite le Languedoc, puis, plus récemment la Corse.

Cette difficulté à "projeter une image" acceptable de la région n'est pas sans évoquer des dilemmes plus lointains. Au Québec, par exemple, la critique de cinéma s'empare contre les "poncifs" (la neige, les grands espaces) utilisés pour représenter leurs pays à l'étranger. Mais des poncifs québécois, "il faut avouer par justice que cela correspond souvent aux images que tiennent et projettent les Québécois quand ils veulent affirmer leur originalité et leur identité"²⁰.

Equivalent de la neige québécoise, le "soleil de Marseille", dont l'évocation peut souvent irriter les professionnels de la télévision (sans pourtant qu'ils renoncent eux-mêmes toujours à ses clichés), est pourtant utilisé par un producteur dans une série d'émissions spécifiques sur le cinéma provençal intitulé "le cinéma du soleil", tandis que le directeur des programmes régionaux, en 1963, intitule un article sur le travail de sa station "Marseille dans les plus beaux décors du monde". Mais qu'est-ce

¹⁸Toursky, 1969, producteur de Midi au cœur

¹⁹ (Musso, 1991), p. 39.

²⁰(Véronneau, 1992)

que la beauté - et comment de la beauté bascule-t-on dans le pittoresque ? A l'envers de la "beauté", les spécificités sociales de la région ont du mal à passer à l'écran - car elle ranime des conflits internes. Les stéréotypes sur le Sud criminel, sur Marseille-Chicago (d'ailleurs fort anciens, les travaux de Pierre Echinard en font foi²¹) rendent très difficile l'évocation de la criminalité - et provoque, à l'occasion d'une émission nationale (*Carnets de Route* de la journaliste Christine Ockrent en 1983) une controverse enflammée suivi par un "droit de réponse" de la cité phocéenne blessée.

Faire en région, faire la région

S'il est si difficile de donner une identité locale aux émissions, quel est donc le statut des productions régionales. Des programmes sont réalisés en région ; sont-ils pour autant régionaux ? La distinction est parfois nébuleuse, lorsque par exemple la direction insiste pour qu'on ne parle pas à propos du programme *Hexagonal*²² de diffusion nationale mais d'une diffusion inter-régionale depuis un point déterminé²³. Les responsables régionaux de programme réunis en commission en mai 1976 se posent la question "Qu'est-ce que le programme régional ? Y a-t-il même un programme régional ?" Et ils répondent "Oui, si c'est un programme différent, complémentaire et non ségrégationniste par rapport au programme national."

Sa vocation première ne consiste pas, selon eux, à traiter du local ; en revanche ils sont très sensibles à la hiérarchie implicite des réalisations. Comme l'explique l'ingénieur en chef de Marseille, Jacques Douin, le caractère régional d'une émission n'existe pas hors de son mode de fabrication. "Ce qui fait une émission régionale, ce n'est pas le sujet qui est retenu, ce n'est pas le contenu, ce ne sont pas les lieux où se déroule l'action, ce ne sont pas les méthodes de travail ; c'est tout simplement qu'elle soit conçue, réalisée, fabriquée PAR ET AVEC les hommes de la

²¹(Echinard, 1989) et (Echinard, 1991)

²² Une émission de la troisième chaîne réalisée à tour de rôle par les différentes stations régionales.

²³Réunion des responsables de programmes du 19 mars 1976.

région²⁴". Le choix d'une production régionale résulte donc d'une volonté politique d'aménagement du territoire alors que l'information régionale "est irremplaçable et correspond à un besoin propre de la région".

Certaines émissions sont destinées à une diffusion spécifiquement locale, quand d'autres sont, dès l'origine, conçues pour l'ensemble du réseau national. Pourtant, la direction de FR3 précise, dès 1975, aux directeurs régionaux que "les productions doivent être échangeables" et qu'il ne faut pas qu'elles "s'enferment dans un cadre qui pourrait dissuader les autres régions de les programmer". L'objectif visé est l'inter-régionalisation : il faut, explique-t-on aux régions, qu'elles sortent du "huis clos de leur territoire"²⁵. Comme un mot d'ordre mais peut-être aussi comme une dénégation, les responsables de la chaîne réaffirment avec constance, si ce n'est toujours avec sincérité : "il n'y a pas de production mineure et majeure, il n'y a qu'une seule programmation".

La production devient en même temps une entrave pour FR3 : comme les moyens sont fixes, il faut absolument les faire travailler. L'accroissement important du nombre d'heures de l'antenne régionale au début des années quatre-vingt s'est accompagné d'un accroissement des moyens, dont les responsables sont désormais comptables. S'agit-il uniquement d'une décentralisation de moyens ou la spécificité culturelle des produits oblige-t-elle à une inscription dans l'espace ? La question est posée de manière récurrente et sa réponse fluctue au gré de l'histoire.

La situation de cette production réalisée en région demeure doublement originale. Aujourd'hui, aucune chaîne de télévision, publique comme privée, n'a plus d'activité lourde de production, excepté France 3 qui a maintenu, en région de surcroît, des centres chargés de fabriquer des émissions théâtrales, des documentaires, des enquêtes importantes ou des reportages lourds, des retransmissions musicales... Cette activité de production revêt des aspects très différents : réponses à des demandes de la rédaction locale, construction d'un projet soumis ensuite à Paris, réalisation d'un volet d'une série que se partagent les différentes régions en respectant les règles fixées, ou encore parfois simple sous-traitance.

²⁴Note adressée à Bernard Griveau, directeur de la station, le 18 janvier 1977.

²⁵Réunion des responsables de programme régionaux des 24 et 25 novembre 1975.

Cette diversité d'activités tranche avec l'homogénéité de la rédaction qui n'a, quant à elle, que deux destinataires possibles, l'antenne régionale ou le journal national. La production se distingue également par ses conditions de travail : rythme, modes de financement, montage des projets, coopération très étroite avec Paris, voire soumission totale à certaines périodes.

Le prestige du centre de production de Marseille -qui s'enorgueillit en particulier de quelques fictions reconnues - n'empêche pas un certain sentiment de vulnérabilité. La production de la troisième chaîne doit sans arrêt témoigner de sa spécificité, d'autant plus que ses moyens - et ses charges, une centaine de salariés dans les années quatre-vingt - ne sont pas négligeables : "Nous avons constamment à prouver notre utilité, pas l'information. L'information régionale sera toujours là, les décideurs et les politiques en ont besoin. Mais comment faire sentir l'apport d'un centre de production ?"²⁶

²⁶ Entretien avec Céline Baruch.

Malaise dans la région

Un autre usage de la région croise la notion d'identité professionnelle. Comment peut-on être "de sa région", s'interroge sans fin les journalistes et les réalisateurs, pour répondre à peu près : impossible. La plainte est très ancienne : dès 1962, on peut lire dans la presse syndicale de la radiotélévision française des protestations sur le mépris général (syndical, professionnel, directorial) dont est victime tout ce qui vient de la "province" (Bourdon, 1989). La "province" puis la région ne se définissent ici que par rapport à la capitale, dans un rapport de haine amoureuse, à la fois de privation et de domination : la capitale tout à la fois ne donne pas assez de moyens et nous surveille trop. Et l'on est tenté d'affirmer, avec Alain Corbin, que l'identité régionale, comme la province, se définit d'abord par la privation de la capitale - en tout cas par sa domination - et, à l'inverse, pour Paris, que la province est la peur de la rupture d'avec la capitale.

Chacun retrouve ce malaise au sein de sa trajectoire professionnelle - notamment quand il s'agit de rationaliser un parcours, qui, collectivement, peut bien être national. Ainsi des réalisateurs de télévision, profession dont le déclin général est connu et a, pour l'essentiel, des causes qui s'analysent au niveau national (Bourdon, 1993). A Marseille, les réalisateurs, progressivement mis à l'écart, notamment au début des années 80, imputent volontiers leurs difficultés au mépris spécifique dont ils sont l'objet : "On ne nous écoute pas, vous savez, un réalisateur d'ici ne peut rien proposer". L'identité régionale apparaît ici comme un outil de traduction acceptable des conflits - car elle permet de régionaliser un conflit (qui peut fort bien être inter-régional), et donc de créer des solidarités là où justement elles font défaut : ainsi, ce même réalisateur s'en prend également à l'essor des journalistes à l'antenne, sans en faire une cause de sa mise à l'écart ; cela met en jeu un conflit journalistes-réalisateurs dont la portée est structurellement considérable dans l'histoire de la télévision.

Le rapport avec le centre est crucial. Trop souvent, certes, l'excès de centralisation est dénoncé sans qu'une réflexion sur les alternatives possibles soit amorcée. Comme l'écrivait Pierre Grémion dans un ouvrage consacré sur cette question : "L'administration se voit conférer le statut

ambigu de *socius ex machina* et de bouc émissaire. Mais lui conférer cette capacité démiurgique pour mieux la contester a quelque chose de suspect : la part émotionnelle est trop forte ; la démonstration rationnelle trop congrue. Il faut y regarder de plus près²⁷. La plupart des témoins, il est vrai, s'interrogent non sur une rupture avec Paris, mais sur une définition adéquate des rapports entre centre et périphérie, qui apparaissent parfois très lointains dans certains propos : "vous savez, Marseille est à dix mille kilomètres de Paris", ou bien encore : "il faut en finir avec le côté comptoir des Indes et ses distantes succursales de France 3". Bref, il faut se rapprocher pour mieux se comprendre : mais aussi, garder ses distances pour bénéficier, là où elle est nécessaire, d'une véritable autonomie.

Les conflits générationnels peuvent également se draper de dignité régionale : ainsi lorsqu'un rédacteur en chef très jeune, et moderniste est nommé en 1978. Il cherche à réduire le nombre de présentateurs, à écourter les reportages, rapprochant l'antenne régionale du journal national. De son passage, on retient d'abord et surtout le mépris (d'ailleurs fort réel) qu'il affiche pour le personnel local, voire les "avantages personnels" que tel de ses adjoints (lui aussi extérieur à la région) aurait retiré de son passage à Marseille : "ce sont vraiment des mœurs de République bananière". Le dit rédacteur en chef est alors pleinement perçu comme parisien, restant cinq ans en poste, suscitant de solides rancunes. Ailleurs, plus tard, il saura lui aussi affirmer son identité "régionale" (ses origines alsaciennes, lorsqu'il est nommé à France 3 Lorraine) : bref, son objectif n'est pas de devenir un notable régional, mais un notable de la télévision régionale.

Le désir et l'institution

La région autorise aussi ce qu'on pourrait appeler des "conduites de succès", et pas seulement des conduites d'échecs. Deux exemples : au plan politique, le directeur régional (poste toujours jugé "clef" dans la télévision régionale française) a tout intérêt à s'affirmer quelque peu

²⁷(Grémion, 1976), p. 10.

“régionaliste” pour assurer son mandat. Petit Bonaparte de la station, Robert Bellair (directeur de 1963 à 1977) sut jouer utilement de sa connaissance du terrain (il fit toute sa carrière à la station de Marseille depuis les origines) pour s’affirmer proche de tous, tandis qu’à Paris, il faisait jouer des solidarités politiques, fortement gaullistes, pour asseoir son pouvoir. Ce qui lui fut fatal lorsque le pouvoir changea définitivement de main.

Autre exemple, plus remarquable, de réussite : celui qui rassemble les personnels de production autour de la “directrice de la production” qui a fait, elle aussi, toute sa carrière dans la région - se taillant, fait rare, une réputation de “solide professionnelle”. Elle insiste à la fois sur sa volonté, et sa réussite, réelle, à faire découvrir des auteurs régionaux - mais ce n’est pas pour afficher une quelconque image à l’antenne régionale, d’abord pour montrer sa capacité à produire des émissions qui sont diffusées sur l’antenne nationale de la chaîne. L’attachement au service public, “qui permet seul certaines productions”, voire à l’entreprise, prime sans doute ici sur l’attachement à la région, qui constitue davantage un port d’attache professionnel qu’une petite patrie. La région, encore, sert à traduire - mais cette fois la réussite. Ce qui n’empêche pas ce sentiment de fragilité qu’on serait tenté de mettre au coeur de l’identité régionale et qui pousse à l’autojustification, comme on l’a vu plus haut.

Ce flou dans l’usage de la notion de région ne concerne pas que la télévision. Maurice Agulhon l’a noté : “le régionalisme d’aujourd’hui peut donc devenir l’idéal d’accueil et de synthèse de toutes les sortes d’insatisfactions, et avoir des soucis et des programmes d’une gamme bien plus étendue qu’autrefois”. Ce même régionalisme “peut aller jusqu’à nourrir le séparatisme quand un maximum de différence culturelle et un maximum de frustration économique coïncident, coïncidence qui sans doute l’une des clés du problème corse”²⁸

Comment expliquer ce caractère “introuvable” de l’identité régionale. Que l’emploi des termes de “stratégie”, de “traduction”, ne trompe pas :

²⁸(Agulhon, 1992)

nous ne souscrivons pas à l'idée d'acteurs cyniques utilisant la région pour jouer une autre carte - même si ce cas peut se trouver, il est à la fois rare et impossible à tenir longtemps : tel ce producteur dénoncé comme un pseudo-régionaliste venu d'ailleurs, mais qui, après vingt ans dans la région, exhibe avec sincérité les signes de son identité "provençale" et "marseillaise" - et ce n'est pas le seul cas.

La région est donc bien un lieu d'attachements, de désirs, d'affects. Mais à bas bruits, un lieu de désir limité, qui engage peu d'individus, et qui engage faiblement la plupart. Rares, rarissimes sont les acteurs disposés à jouer leur "va-tout" comme on dit, en région - ceux qui s'obstinent de "faire carrière" dans les régions, et témoignent de leur volonté de rester dans "la" région. Ce désir est d'ailleurs noté, avec surprise voire incompréhension, par les responsables de l'institution : ainsi le directeur général qui écrit, au moment de muter un journaliste qui lui posait problème politiquement : "compte tenu de votre désir de rester dans la région...". Cette absence de désir explique quelques frustrations de ceux qui sont restés en région et y ont fait carrière : ils ont voulu être "de la région", ceux-là, et souvent de multiples façons (jouant parfois de la géométrie variable qui va de la Provence à la Corse éventuellement rassemblés sous pavillon méditerranéen). Mais l'institution ne leur a pas rendu cet amour - justement parce que l'institution (en l'occurrence, la télévision) n'est pas un lieu d'investissement du désir régional : on a pu croire, un temps, que c'était dû "à la droite", l'histoire a montré qu'il n'en était rien.

La télévision française, au long de son histoire, a cherché surtout à imaginer une pédagogie du national : du fait national, de la politique, de la culture et de la société dans le cadre national. Le fait régional, dès que la télévision a été considérée avec sérieux par les politiques, a été réprimée, ignorée, ou utilisée dans le stricte cadre des actualités régionales, très contrôlées, et surtout réduites à la vision d'une région comme arrière-cours de rivalités entre notables. La télévision régionale a été, par le verbe, fortement encouragée en 1981. Elle a de fait progressé, en volume de programmes, en créneaux d'information. Mais ce progrès ne doit pas dissimuler les errements de la programmation, le contenu généralement

national de la plupart de ces émissions. De surcroît, dans le cadre professionnel de la télévision, le régional est toujours un chevron vers le national.

Paradoxalement, la télévision ainsi conçue a pu jouer comme un révélateur du fait régional par défaut. L'absence même de ce fait dans les programmes a fait de la télévision une cible des militants du régionalisme (comme de la plupart des militants). Témoins la façon dont les émetteurs ont été pris pour cible par les indépendantistes bretons. Aujourd'hui, les régionalistes de tout poil rêvent davantage de conquérir la télévision que de la détruire, s'appliquant à promouvoir leur travail sur les antennes. La télévision, quant à elle, rend surtout hommage (y compris dans les stratégies marketing de la télévision commerciale), au fait local. Pourtant, la télévision demeure un fait (en termes de programmes et de "pédagogie identitaire" de ces programmes) profondément national, et plus national peut-être que partout ailleurs en Europe. Ignorance des courants régionalistes ou spécificité jacobine de la culture française, bien réelle ?

Sources

Agulhon, M., (1992) 'Le centre et la périphérie', in P. Nora (ed.), *Les lieux de mémoire, volume III les France, tome 1 : Conflits et partages*.

Anania, F., (1994) 'Identità nazionale, regioni e federalismo: un dibattito fra storia e politica', *Memoria e ricerca*, 3, juillet: 177-186.

Bourdon, J. , *Histoire de la télévision sous de Gaulle*, Anthropos, Institut National de l'Audiovisuel, 1989.

Bourdon, J. et Méadel, C., *Les écrans de Méditerranée, histoire d'une télévision régionale 1954-1994*, Marseille : Jeanne Laffitte et Institut National de l'Audiovisuel, 1994.

Bourdon, J., "Les réalisateurs de télévision, le déclin d'un groupe professionnel", *Sociologie du travail*, 4, 1993.

Braudel, F., *L'Identité de la France*. Paris, Arthaud-Flammarion, 1986.

Braudel, F., *La Méditerranée. 1, L'Espace et l'histoire*. Paris, Flammarion, Champs, 1986.

Bury, P., "Marseille dans les plus beaux décors du monde". *Les cahiers de la télévision*, (n°5), pp.20-26, 1963.

Charles, C., "Région et conscience régionale en France", Actes de la recherche en sciences sociales, n°35, 1980.

Charon, J.-M. (dir.), "Les médias du local", *Médiaspouvoirs*, n°18, mai-juin 1990, pp 108-172.

Désormeaux, D. & Ricard, A. (1983). *Une télévision introuvable, la régionalisation de FR3*. Bordeaux: Lasic (laboratoire associée des sciences de l'information et de la communication).

Echinard, P., *Migrance 1, La Préhistoire de la migration 1482-1830*. Aix-en-Provence, Edisud, 1989.

Echinard, P., *Marseille au quotidien, chroniques du XIXe siècle*. Aix-en-Provence, Edisud, 1991.

Fabiani, J.-L., "La télé au pays, production locale des images et représentation politique". *Actes de la recherche en sciences sociales*, 102-107, 1988.

Garitaonandia, C. (1993). "Regional Television in Europe", *European Journal of Communication*, Londres: Sage, Vol. 8, p. 277-294.

Grémion, P., *Le pouvoir périphérique, bureaucrates et notables dans le système politique français*. Paris, Editions du Seuil, 1976.

Institut national de l'audiovisuel (1990). *Dossiers de l'audiovisuel*, n°33, "La télévision régionale en Europe".

Maistre, G., *Géographie des mass-media*. Montréal, Presses de l'université du Québec, 1976.

Méadel, C., *Histoire de la radio des années trente*, Anthropos, Institut National de l'Audiovisuel, 1989.

Musso, P., *Régions d'Europe et télévision*. Lille, Miroirs Editions, 1991.

Roncayolo, M., *L'imaginaire de Marseille, Port, Ville, Pôle*, Marseille, Chambre de commerce et d'industrie, s.d.

Véronneau, P., (1992) 'La greffe et la racine : la réception des coproductions franco-canadiennes des années 70', *Communication*, 13, 2: